

DOMINIQUE REBOURG

Requiem blanc

roman



Pygmalion

Extrait de la publication

DOMINIQUE REBOURG

Requiem blanc

Quand, en avril 1963, la famille Eberlin vient s'installer à l'Hôtel des Trois Sources, juste à côté du presbytère, un passé remonte soudain du plus profond des mémoires, ébranle les esprits, les cœurs aussi; empoisonne le présent et change le cours de l'avenir.

Un passé de mensonges, de silences, de malentendus. Un secret trop bien gardé, quelques amours impossibles auxquels se tissent et s'accrochent, comme la ronce, rancunes tenaces et arrière-pensées d'un temps de guerre pas si lointain.

C'est une adolescente perverse, à la fois victime et instigatrice, qui va tout faire basculer. Tombée amoureuse du sympathique et dynamique curé du village, à mille lieues de soupçonner ce qui se passe dans la tête de la jeune fille, elle provoque le drame en accumulant fantasme sur mensonge jusqu'à inventer le crime.

Dominique Rebourg, née en Alsace en 1955, a vécu son enfance et son adolescence en Franche-Comté. Elle a publié plusieurs romans chez Pygmalion.

Pygmalion

Requiem blanc

DU MÊME AUTEUR

Éditions Universitaires :

L'Hermine et le Sable

Éditions Pygmalion :

Au soleil des loups

L'Envol du cygne

Tant que soufflera la tempête

La malédiction de Kerrud

L'Oiseau de Saint-Ny

Éditions SED :

Une amitié en péril

L'énigme des statuettes

L'invasion des Téliens

Le parchemin pourpre

DOMINIQUE REBOURG

Requiem blanc



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0360-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CE N'ÉTAIT PAS LA PREMIÈRE FOIS qu'il voyait l'enfant dans le jardin du presbytère.
Il ne la connaissait pas.

Au début, il crut à une illusion ; un jeu d'ombre et de lumière entre les arbres et les taillis ; un oiseau ou un chat, que tout d'un coup, l'espace infiniment bref d'un battement de paupières, on prend pour autre chose.

Et puis il l'avait vue danser dans la friche, farfadet de brume, cueillir des fleurs comme aux champs ; avait empêché d'un geste de la main sa gouvernante Richarde d'intervenir contre la rôdeuse, cette pilleuse de printemps.

Un autre jour, elle était près du puits, à écouter dans l'eau, l'oreille contre la pierre. Il ne voulait surtout pas l'effaroucher, mais il avait suffi d'un reflet du soleil dans la vitre, quand il avait refermé la fenêtre, pour qu'elle s'enfuie.

Ce matin, dans le verger de sa cure de Sourmagne, sa paroisse depuis tant d'années déjà, au pied de ses montagnes, au bord de ses forêts d'enfance, il lisait, savourant la douceur à peine nostalgique d'un moment privilégié, laissant son esprit

Requiem blanc

et ses yeux jouer entre les lignes et le jardin. Quelqu'un était couché sous les cerisiers.

C'était la petite.

Cette fois-ci, il savait qu'il ne la ferait pas s'enfuir avec un reflet sur une vitre.

Les bras et les jambes comme jetés au hasard d'une chute, ses cheveux sombres répandus dans l'herbe autour de sa figure, elle était pâle, toute fermée, bouche et paupières. Elle avait éparpillé sur sa robe jaune à gros carreaux Vichy, pour symboliser le sang, des pétales de géranium – le premier de l'année – arrachés au pot sur le puits.

Refermant son bréviaire, un doigt en guise de signet, grand au-dessus d'elle, à deux pas, Sylvain pencha la tête et dit :

— Bonjour, curieuse voisine. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Monsieur, ne me parlez pas, dit la petite. Vous voyez bien que je suis morte.

Elle ouvrit un œil vert, lumineux et coulant comme celui d'un chat, pour expliquer :

— Ce sont les oiseaux qui m'ont assassinée. Le geai. La grive. Le merle. Ils m'ont d'abord arraché les ailes. Ensuite, ils m'ont fait tomber de l'arbre et ils m'ont picorée à mort. Comme ils font avec les cerises.

— Elle est cruelle, ton histoire.

— Oui. Les oiseaux n'aiment pas les fées. Ça étonne, je sais. Mais c'est comme ça. Même si vous ne croyez pas aux fées.

— Pourquoi pas ?

— Dieu et les fées, ça ne s'entend pas très bien. C'est plutôt le diable que... (Elle eut un geste vague, saccadé, des deux mains, qui ressemblait aux vibrations nocturnes des ailes d'une chauve-souris.) Vous savez que chaque fois qu'un enfant ne croit plus aux fées, il y en a une qui meurt ?

— Tout ce qui est produit par l'esprit vient de Dieu. Tout ce qui se passe ici (il pointa son doigt sur le front de la fillette), dans ta tête, vient de Lui. Comme toi. Comme moi. Nous tous ; ces arbres, le ciel...

Requiem blanc

— Même ce qu'on ne voit pas ?

— Même ce qu'on ne voit pas.

— Alors, Dieu est une fée. Juste un peu plus costaud que les autres.

— Pas... exactement, non, rectifia Sylvain en fronçant les sourcils comme s'il réfléchissait, en souriant, un peu de biais, parce qu'il trouvait ça drôle.

Mais une voix de l'autre côté du mur, qui criait : « Véronique ! Véronique ! » interrompit cette conversation entre visible et invisible.

— Véronique ? Tu saurais aller au presbytère autrement qu'en passant à travers le mur du jardin ?

— Comment tu sais que je traverse le mur ?

— Je m'en fiche ! C'est ton secret. Je ne suis même jamais allée voir de quelle façon tu t'y prenais. Alors ? Tu saurais ?

— Non. Mais ça ne doit pas être difficile. On pourrait tourner autour, par les rues, jusqu'à ce qu'on trouve la porte.

Depuis le jour de leur emménagement à Sourmagne, elles n'avaient jamais quitté l'enceinte de l'hôtel des Trois Sources. Leur grand-mère, Françoise Boisselier, la patronne, le leur interdisait. Leur unique sortie s'était faite en voiture, jusqu'à Beauchâtel, pour rendre visite à la directrice du collège où Frédérique avait été inscrite, en 5^e classique. Véronique, bien sûr, allait, elle, jouer sous les cerisiers du curé. Si sa grand-mère avait su ! « Ici, ce n'est pas assez grand pour toi ? ! aurait-elle dit. Il t'en faut toujours plus ? ! Tu cours partout, tu glapis comme un renard ! » Véronique n'avait jamais glapi. Sa voix était pointue et haut perchée, une voix de petite fille. Les renards, par contre, ils étaient plusieurs, empaillés, statufiés dans leur course à travers les escaliers de l'hôtel. Pas rassurant, le sort qu'on réservait aux renards, dans cette maison. À Véronique, ces pauvres bêtes naturalisées ne faisaient pas peur. Juste de la peine. Elle les trouvait courageux, jolis, et elle les caressait en passant. Elle leur trouvait aussi des faux airs de ressemblance avec Prusson, celui qu'elle

Requiem blanc

appelait *son lièvre* : un étrange animal à visage humain, peluche et carton bouilli.

Elle avait toujours connu Prusson. Il était dans son berceau la première fois qu'elle avait fait usage de ses yeux. Depuis, elle l'emmenait partout. Même à travers les murs !

Ça n'était pas si drôle d'habiter un hôtel. À Strasbourg, leur appartement était situé dans une autre rue que le restaurant où travaillait leur père, Jacques Eberlin. Mais, aux Trois Sources, il fallait vivre en famille, avec des grands-parents qu'il y a encore trois semaines ni Frédérique ni Véronique n'avaient jamais vus ; avec les gens du personnel qui logeaient sur place et avec les clients, ceux du restaurant et ceux de l'hôtel, qui le plus souvent étaient les mêmes. Tout ce monde-là dans la même maison et sans jamais se gêner les uns les autres : non, pas si drôle.

Frédérique, elle, s'inquiétait. Le temps passait, le dernier jour des vacances de Pâques approchait sans que ni leur père (complètement accaparé par son nouveau poste, sa brigade, sa cuisine) ni leur mère (en guerre contre sa propre mère et qui semblait faire la sourde oreille dès qu'on parlait du curé) ne se soient occupés de faire les démarches nécessaires concernant sa profession de foi. En Alsace, les deux filles Eberlin étaient assidues aux offices du dimanche et du jeudi, toutes les deux premières au catéchisme. Dans cette nouvelle paroisse, personne ne savait rien d'elles – sinon qu'elles n'étaient pas allées à la messe depuis leur arrivée, même pas le jour de Pâques ! Peut-être qu'ici il fallait s'inscrire comme pour un concours si l'on voulait faire sa communion solennelle ? Après les vacances, il faudrait pourtant bien reprendre l'éducation religieuse au même titre que l'école. Pour l'école, tout était prêt. C'était réglé depuis longtemps, bien avant leur arrivée, par les grands-parents Boisselier. Frédérique étant inscrite au collège de Beauchâtel, elle prendrait l'autocar scolaire matin et soir et déjeunerait à la cantine. Véronique terminerait son année à la maternelle des sœurs de

Saint-Jean-Baptiste, à Sourmagne, en attendant de rentrer à la « grande école » en septembre.

Véronique savait déjà lire, compter, tracer ses lettres et ses chiffres, et parce qu'elle était espiègle, curieuse de tout, très vive d'esprit et qu'elle n'avait pas sa langue dans sa poche, tout le monde la croyait toujours plus âgée qu'elle ne l'était et s'étonnait qu'elle soit encore au jardin d'enfants. Elle venait d'avoir six ans, Véronique. Mais tout dans son comportement, dans sa conversation, pouvait lui en faire paraître huit.

Désobéissant à la consigne de ne pas quitter l'enceinte des Trois Sources, réalisant qu'en définitive on ne pouvait compter que sur soi-même, Frédérique décida d'aller, comme une fille responsable, voir le prêtre. Elle emmena Véronique avec elle.

Elles quittèrent les Trois Sources sans se faire remarquer, traversèrent le parc, se retrouvèrent dans la rue, puis longèrent le trottoir en descendant, sans perdre de vue les toitures du presbytère.

— Tiens, ton école ! lança Frédérique en montrant à sa sœur une petite maison sur le mur de laquelle était peint « École Maternelle Saint-Jean-Baptiste ».

Elles allèrent jeter un coup d'œil dans la cour, à travers le grillage de la palissade. Le préau, déserté pour cause de vacances, gardait sous sa charpente l'écho suspendu et strident de la voix des enfants, le gravier ratissé avec soin, l'empreinte de leurs courses, la trace de leurs chutes.

— Viens, dit Frédérique. Il n'y a rien, il n'y a personne.

— Dommage, dit Véronique. S'il y avait eu quelqu'un, on aurait pu lui demander le chemin du presbytère. Mais c'est vrai : on ne peut compter que sur nous. C'est toi qui l'as dit...

Elles tournèrent à gauche.

En face d'un lavoir et d'une fontaine, à deux pas de la place de la mairie, elles assistèrent à une scène bien singulière. Sous les yeux d'un couple, debout sans réaction sur le seuil d'une boutique, une femme rouait de coups un distributeur

à chewing-gums. L'appareil crachait ses billes multicolores dans la jupe qu'une grande fille hilare tendait sous la rigole à clapet. Dès qu'elle vit les deux sœurs Eberlin, la fille les rejoignit, l'ourlet de sa jupe toujours dans ses poings. On voyait ses cuisses nues jusqu'en haut et un bout de sa culotte.

— Salut ! Vous êtes les nouvelles ? Des Trois Sources ? Qu'est-ce que vous faites ?

— On cherche le presbytère, répondit Frédérique.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ? demanda Véronique.

— Moi ? Je me marre. La routine. Le train-train. Mon nom, c'est Yolande, dit-elle.

Puis, en pivotant sur sa taille sans que ses pieds décollent de terre, pointant le bras et le doigt comme si elle allait tirer un coup de fusil :

— J'habite là !

Yolande Grandemanges habitait avec ses parents, papetiers libraires à Sourmagne, une maison verte à l'angle de la rue Thiers et de la rue Félix Mann. En hiver, quand la glace prenait entre ses pavés, le semblant de trottoir sur lequel s'ouvrait la boutique devenait dangereusement glissant. En été, il fallait se battre contre l'herbe qui y poussait. Le reste du temps, on pouvait s'y tordre les chevilles ou s'y tremper les pieds, quand les eaux de pluie le transformaient en un torrent étroit, qui dévalait jusque devant le bazar et ballottant les bouchons qui descendaient du bar de la Petite Mairie rejoindre ceux du café Colbert.

Les clients accédaient à la boutique en descendant deux marches sur un linoléum bosselé, mou sous la semelle, propre et luisant comme un glaçage de pâtisserie. Selon les mois de l'année, il y régnait une lénifiante chaleur ou une fraîcheur appréciable. Les piles de cahiers neufs, les ramettes de papier-machine, la tranche des livres, blanchissaient la pénombre au mélange olfactif rassurant : encre, craie, papier, cuir, plastique, encaustique. Comme une odeur d'école. Il fallait aux yeux quelques secondes de plus qu'au nez pour capter toute l'ambiance. Autour des suspensions en faïence, surannées, les

mouches tournicotaient au printemps, les guêpes un peu plus tard et les fumerolles quand le vent de la mauvaise saison faisait tousser le Godin.

Derrière le magasin des Grandemanges, en face de l'école des garçons, madame Minet vendait du pain, des viennoiseries et des bonbons. Son nom et ses marchandises évoquaient la douceur, mais les garçons de l'école l'avaient rebaptisée « La Mère Tigre ». À leur corps défendant, ils lui menaient la vie dure. C'était une tracassière, une procédurière, une mauvaise langue, une voisine exécration.

Ainsi, quand Maxime Grandemanges fit installer un distributeur à chewing-gums, madame Minet vint glapir en secouant la machine et les mèches grises de sa coupe à la Jeanne d'Arc : « C'est de la concurrence déloyale ! Au tribunal, que ça va se régler, ça, Maxime ! Tu me manges la laine sur le dos ! » Si, dans le feu de l'action, Yolande avait pouffé de rire bêtement, c'était parce qu'elle se figurait son père, à califourchon sur les reins de La Mère Tigre, en train de brouter le paletot en mohair mauve qu'elle portait sur ses blouses du jour de l'an à la Saint-Sylvestre.

Quand Yolande se regardait dans une glace ou dans une vitrine, elle se trouvait moche mais, selon sa propre expression, s'en « fichait bien mal » ! Ses sourcils épais, son grand nez, ses lèvres minces, ses yeux si grands, si gris et si enfoncés qu'ils ressemblaient aux trous dans la figure d'un squelette !... ses membres secs comme des branches ! Elle avait l'air d'un garçon ou d'un pommier en hiver. Elle ressemblait à son père, tout le monde était d'accord là-dessus. Le côté « fille », c'étaient les cheveux, qu'elle avait blond foncé, longs jusqu'aux fesses, tenus par une barrette en queue-de-cheval toujours à la diable. Le côté « fille », c'étaient aussi tous ces trucs, ces manifestations intimes, à la fois pas très propres et délicieuses, qu'elle était bien certaine que son père n'avait pas.

— Vous, dit-elle, c'est : la grande bique, Frédérique ; la petite morpionne, Véronique. Ah ! Ah ! J'en sais des vertes et des pas mûres, hein ? !

Requiem blanc

— Et dans tes vertes et tes pas mûres, il y aurait pas le chemin du presbytère, des fois ? ! insista Frédérique.

— Par là ! Salut !

— Salut ! lui renvoya l'aînée des Eberlin comme une balle en entraînant sa petite sœur dans la direction qu'indiquait Yolande.

— Et t'aurais pu nous donner un chewing-gum ! lança Véronique par-dessus son épaule. Morpionne de bique toi-même !

Quand elles sonnèrent au presbytère, personne ne vint leur ouvrir. Elles entrèrent, se laissant guider par la voix d'un homme qui chantait. La voix résonnait dans toute la maison, jusque dans la rue, par les fenêtres ouvertes. Elles se retrouvèrent dans le bureau de monsieur le curé.

Monsieur le curé y était, debout sur la plus haute marche d'un escabeau, à ranger des livres sur les planches des étagères qui recouvraient trois des quatre murs de la pièce. Il ne les avait ni vues ni entendues entrer car il tournait le dos à la porte. C'était lui qui chantait à pleins poumons. Il n'avait pris garde ni à la clochette de la porte ni aux pas des visiteuses.

Debout l'une à côté de l'autre, elles se taisaient et écoutaient. Cette voix, son timbre particulier, entraient en Frédérique avec l'acuité d'une douleur joyeuse, qui la parcourait toute et ne ressortait pas. C'était comme si on l'emplissait, qu'on l'éclairait de l'intérieur, sensation inédite jusqu'alors. Dans son émoi, elle crut entendre l'appel de la « voix céleste » sur la « voie céleste » et refoula en elle toute la sensualité de cet émoi.

Véronique donna une pression à la main de sa sœur. C'était pour la secouer un peu, la réveiller, qu'elle dise quelque chose : elles avaient l'air bête, plantées là ! Mais elle la sentait en même temps dans une telle élévation qu'elle la cramponnait pour la retenir au sol parmi les simples mortels. Avec la même force et une volonté identique, elle aurait empoigné la

ficelle d'un ballon pour l'empêcher de s'envoler. Et de se perdre.

— Eh bien ! Eh bien ! Mais alors ! Mais qu'est-ce qu'elles font ici, ces deux-là ?

Une dame d'âge imprécis, un filet à provisions gonflé dans une main, des yeux pas contents, venait de faire irruption sur le pas de la porte. C'était elle qui criait. Richarde Mazieux, la gouvernante de monsieur le curé. Monsieur le curé qui ravala d'un coup sa chanson, manqua de s'étrangler avec, puis lâcha d'en haut, la voix blanchie d'un coup :

— Vous n'êtes pas malade, Richarde, de gueuler comme ça ? J'ai failli me ratatiner le portrait !

Ensuite, il descendit de son escabeau en ébouriffant ses cheveux des deux mains pour en faire tomber la poussière et une toile d'araignée qui s'y était prise.

— Laissez venir à moi les petits enfants, Richarde Mazieux ! lança-t-il d'un ton joyeux. Ce n'est pas moi qui ai inventé la formule, mais elle ne se démode pas. Qui êtes-vous, apparitions ? Tiens, tiens ! La fée des cerisiers ! L'ennemie des oiseaux et des fouines ! Et vous ? Une nymphe, ou une future communiant ?

Rien de sentencieux ; que de l'amitié et un éclat de malice dans ses prunelles d'un brun roux de feuilles en automne, que la lumière entrant du jardin par les fenêtres largement ouvertes rendait d'un beau vert doré.

Ce que la voix tout à l'heure promettait, le visage et l'homme tout entier – pour ce que la soutane en permettait de voir – le tenaient au centuple. Médusée par la scène, le comportement et l'aspect du curé de Sourmagne, Frédérique Eberlin ne soufflait pas un mot et retenait son souffle. Véronique, qui elle avait déjà fait sa connaissance, riait et ses yeux allaient de sa sœur au prêtre. Richarde gronda :

— Dis donc ! Mal polie ! réponds à monsieur le curé, plutôt que de rouler des grosses billes ! Une carpe, qu'on dirait ! C'est pas le diable, quand même !

Requiem blanc

« Allez savoir ? » pensait Frédérique. Incapable d'articuler le moindre son, encore moins de rassembler deux idées pour formuler une phrase, les joues écarlates, elle n'arrivait même plus à se souvenir de ce qu'elle devait dire. Elle balbutia, s'emmêla dans ses formules de politesse, dans ses explications, bégaya, finit par crachoter pêle-mêle quelques mots qui firent froncer les sourcils à Richarde Mazieux et lever haut ceux du curé. Puis elle pivota sur ses talons avec une raideur et une précision d'automate, sortit de la pièce, traversa le corridor, quitta le presbytère en somnambule, tirant sa petite sœur derrière elle. Dans la rue, malgré les protestations de Véronique, elle se mit à courir, en descendant la Grand-rue pour contourner la fontaine et remonter vers les Trois Sources. Parvenue à se soustraire à cette cavale, Véronique revint vers la cure.

Elle marchait d'un bon pas, la tête baissée et la mine renfrognée d'un businessman vaquant à des affaires qui n'allaient pas fort, attaquant si durement le trottoir du talon que les boucles de ses sandales cliquetaient. Elle trouvait le comportement de sa sœur ridicule. Ridicule et déplaisant. Elle lui en voulait et elle la plaignait. Est-ce qu'on se comportait de cette manière quand on venait d'arriver quelque part pour une nouvelle vie ? Ce n'était pas poli. Elle revint se planter devant le curé Mousseau qui lui dit :

— Encore toi !

C'était balancé dans les jambes, comme pour la faire trébucher. Mais elle sauta à pieds joints par-dessus cet « encore toi » et déclara :

— Excusez ma sœur, monsieur le curé. Elle entre dans l'âge bête. On ne sait jamais quelle mouche la pique.

Puis, commençant à laisser divaguer son imagination sur des mouches piquantes grosses comme des libellules, carapaces d'or ciselé, yeux de topaze, ailes de filigrane d'argent, elle fit de grands gestes comme pour les chasser du visage et de la soutane du père Mousseau et s'en alla après avoir lancé encore :

Requiem blanc

— Âge bête ou pas, Frédérique fait sa communion cette année. C'est ça qu'elle devait dire. Et que nous viendrons toutes les deux au catéchisme. Il faut que j'y aille. À bientôt, monsieur le curé.

Puis, en passant devant la gouvernante, pour bien montrer qu'elle, Véronique Eberlin, n'était pas la « mal polie » que l'on pouvait croire :

— Au revoir, madame Richarde. Passez une bonne journée par ce beau soleil. Bon appétit.

Le curé Mousseau riait d'un air attendri ; sa gouvernante hochait la tête :

— Elles sont un peu piquées ces deux-là, non ? Vous savez qui c'est ? Les gamines de l'hôtel des Sources.

Sylvain ne répondit pas. Ne posa pas de questions, bien que Richarde attendît, toute sa personne et sa physionomie rayonnant d'un : « Hein ? Elle est bien bonne, celle-là ? Vous voulez des détails ? » Ne voyant rien venir, elle finit par hausser les épaules tandis qu'il retournait, pensif, à ses rangements.

— Qu'est-ce qu'elle a, ta frangine ? demanda Yolande Grandemanges à Véronique qui contournait la fontaine pour reprendre le chemin des Trois Sources. Elle fonçait comme une dératée ! Vous avez foutu le feu à la cure, ou quoi ? Vous avez parlé des Feuillotes ?

— Nan, nan.

Yolande, qui n'avait rien de mieux à faire, l'accompagna jusque chez elle.

— Comme ça, tu te perdras pas, dit-elle après avoir fait claquer, en louchant pour juger de sa grosseur, une bulle de chewing-gum. T'en veux ?

Elles partagèrent les friandises caoutchouteuses et s'amuserent à se faire la langue de toutes les couleurs, marchèrent quelque temps en silence, mastiquant bruyamment, puis :

— Ç'ui-là ? C'est qui ? demanda Yolande en tirant sur une patte du machin flasque que Véronique avait sous son bras.

Requiem blanc

— C'est mon lièvre. Il s'appelle Prusson.

— Drôle de nom. Et drôle de lièvre. Y ressemble plutôt à un Iroquois avec des oreilles d'âne. Enfin ! les gosses !...

Elle levait les yeux au ciel et prenait à témoin des clients qui sortaient du parc des Trois Sources pour aller se promener. Puis elle suivit Véronique jusque dans le hall d'entrée qui, à cette heure-ci, était désert.

Les membres des deux familles Boisselier et Eberlin s'étaient retirés dans leurs appartements respectifs, pour se reposer jusqu'à la mise en place du service du soir ; ceux du personnel externe n'étaient pas encore arrivés et les internes faisaient eux aussi leur sieste ou usaient de leur permission de sortie. Il n'y avait que le portier qui les laissa passer sans rien dire, avec un brave sourire, et mademoiselle Solange, une des serveuses – celle que Véronique préférait –, qui remplissait les salières et les sucriers à bouchons d'argent, puis les alignait sur une crédence après les avoir époussetés.

Yolande voulut visiter la maison et Véronique se fit un plaisir de lui servir de guide. Elles firent le tour de la salle à manger, en valsant autour des tables, sous l'œil amusé de mademoiselle Solange qui leur fredonnait *le Beau Danube Bleu*. Dans le bar américain, il n'y avait personne et elles jouèrent à se faire des grimaces dans les miroirs. Dans le petit salon bleu, une jeune femme lisait devant la télévision éteinte, que les filles n'osèrent pas allumer. Yolande sauta sur les coussins des fauteuils pour tester leur moelleux et Véronique s'assit en tailleur sur le tapis en tortillant les oreilles de Prusson et en faisant « Mmmmm ! » avec sa bouche pour embêter la dame qui lisait. Au bout d'un moment, celle-ci leva les yeux de son livre, les posa sur Véronique et très sérieusement :

— Il a une drôle de bobine, ton lapin. Il est moche. Et toi, espèce de guenon qui sautes partout, tu crois que tu as l'air malin ? Quel âge as-tu ?

— Treize ans, madame. Et toutes mes dents, rugit Yolande en lui montrant de près de quoi il était question.

Requiem blanc

— Eh bien, on ne dirait pas ! Tu te comportes comme une idiote immature.

Et elle se replongea dans sa lecture, les laissant interloquées. Elles battirent en retraite et se faufilèrent dans le saint des saints : la cuisine. C'est au moment où elles s'arc-boutaient toutes les deux sur la poignée de la porte de la chambre froide pour l'ouvrir que surgirent Françoise et André Boisselier, les grands-parents de Véronique, ainsi que Jacques Eberlin, leur gendre. Les deux hommes n'en firent pas un drame, mais madame Boisselier les attrapa chacune par un bras, secoua Véronique et envoya Yolande au diable. Véronique, essayant de se dégager de l'étreinte de sa grand-mère, au moment où Yolande passait la porte principale, lui cria :

— C'est quoi, les Feuillottes ?

Et Yolande Grandemanges hurla entre ses mains en pavillon :

— Demande à ta mère !

Véronique sentit la poigne de sa grand-mère se resserrer sur son bras, et comme elle levait les yeux sur elle pour protester : « Aïe ! Tu me fais mal ! », elle vit passer une expression si terrible et si triste à la fois sur le beau visage de la patronne des Trois Sources qu'elle ne dit rien et la suivit dans l'escalier.

L'heure qui suivit, il y eut une terrible scène entre Françoise Boisselier et sa fille Marie-Anne Eberlin, que même leurs deux époux, André et Jacques, avec tout leur calme naturel et leur diplomatie, ne réussirent pas à tempérer. Les deux femmes se déchiraient avec une violence de paroles que les fillettes entendirent à travers les murs et la porte de leur chambre. Il était question d'elles.

— Tes gamines sont insupportables ! Je n'en veux plus ici ! La petite court partout, ramène des vauriennes mal élevées – peut-être dans son genre, après tout ! –, embête les clients ! La grande désobéit, répond comme une insolente et ne manque pas une occasion de se trouver où il ne faut pas et de se mêler de ce qui ne la regarde pas ! Je n'en veux plus

ici ! Cet établissement est un endroit calme et respectable, je...

Marie-Anne pouffa nerveusement, les larmes aux yeux. Françoise rougit légèrement – peut-être d'un redoublement de colère ? – et continua :

— Je ne supporterai pas que des gosses rendent la vie intenable ! Elles s'installeront dans le pavillon !

— À la niche, les sales mômes ! Au placard ! gronda Marie-Anne avec un sourire un peu effrayant et les larmes coulant sur ses joues. Tu ne supporteras pas quoi ? Tu vas mettre mes petits singes en cage, au fond du parc, et tes chers clients – calmes et respectables – pourront venir, entre le cocktail maison et le cuissot de chevreuil aux cèpes, leur jeter des cacahuètes et des rondelles de bananes ! Venez visiter, messieurs-dames, notre petite ménagerie ! Ne vous approchez pas trop, ils sont méchants, ce sont des *enfants* ! Les enfants de Marie-Anne ! Les pires... Tu n'as jamais supporté... (elle prit le temps d'un sanglot sec) ... Tout ce qui sort de mon ventre t'insupporte et tu cherches à t'en débarrasser !

La nuit qui suivit leur rencontre, Sylvain revit la Véronique du jardin, étendue sous les cerisiers, des pétales rouges sur sa robe. Il s'approcha d'elle dans l'idée de reprendre leur discussion à propos de cerises, d'oiseaux, de fées et de Dieu. Il savait qu'elle allait dire : « Monsieur, ne me parlez pas. Vous voyez bien que je suis morte. » Il s'accroupit dans l'herbe, la secoua par l'épaule. Les pétales ne tombèrent pas. Les mains de Sylvain étaient mouillées, rouges, noires. Luisantes. Comme vernies, comme trempées dans le phosphore. Les pétales, sur la robe, c'était du vrai sang. Elle était vraiment morte et lui était son assassin. Du moins... c'était lui qu'on accusait. Le jardin grouillait de gens ; des gens de Sourmagne, d'autre part et même des gens qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais vus. Et cette foule l'accusait. De ce meurtre. Le meurtre d'un enfant. « Tuer l'innocence, c'est tuer l'Être. » Qui lui avait un jour affirmé cela ? Impossible de s'en

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000329.N001
Dépôt légal : mai 2010